

Dans les ruines de Port-au-Prince, entre morts et vivants

Source : Le Figaro, www.lefigaro.fr

Date de publication : 15/01/2010

Dans les rues de Port-au-Prince dévastées par le séisme, les survivants s'organisent à grand peine tandis que cimetières et morgues débordent.

La rue Christophe est encombrée de gravats qui envahissent la chaussée. Les fils électriques pendent comme des lianes. Dans le centre de Port-au-Prince, la capitale d'Haïti, un tiers des maisons, des boutiques ou des immeubles de bureau se sont effondrés net, ne laissant que de gros millefeuille de béton. Presque tous les bâtiments d'un étage ou plus sont tombés. Devant l'un d'eux, identique à tous les autres, Adrien Saint-Louis gratte patiemment les débris, avec pour toute aide une scie et l'assistance de son frère. Au bout d'une heure d'efforts, il parvient à extraire la dépouille de Micka sa femme. « Elle travaillait dans sa boutique de photocopie quand tout est parti » glisse-t-il. Il a attendu deux jours que l'on veuille bien l'aider. « On ne pouvait pas la laisser là ».



Venir de Barriajour sa banlieue lointaine fut difficile. La capitale n'a plus ni bus, ni voiture et le prix de l'essence qui flambe rend la circulation plus difficile encore. Désormais, l'épouse d'Adrien gît à ses pieds, enveloppée dans un vieux drap attaché posé sur une porte en bois. Mais faute de camion, Adrien ne pourra l'enterrer. « Où peut-on aller de toute façon ? », demande-t-il. Les cimetières comme les morgues débordent. Alors il va laisser son épouse sur le trottoir, le temps de trouver une solution. Elle ne sera pas seule. A tous les coins de rues, des cadavres rapidement emballés attendent. La foule passe aussi indifférente à sa détresse qu'aux membres ou aux têtes que l'on voit ici et là dépasser des décombres.

Presque trois jours après la secousse, Haïti peine à gérer l'urgence. Les rues sont remplies de familles qui campent, une étagère, un matelas usé ou des jouets brisés autour d'eux, maigres possessions qu'ils ont pu sortir des débris. Tilmé Dieumep, un maçon de 27 ans, n'a plus rien. « J'étais dehors et j'ai vu ma maison tomber dans un grand bruit », raconte-t-il d'une étrange voix monocorde. Priscia, sa sœur n'en revient pas de sa chance. « J'étais à l'étage quand tout est devenu noir avec plein de poussière. Je n'ai rien compris ». Elle parviendra à s'extraire indemne par le toit en « soulevant les tôles ». Elle trouve encore la force de « remercier Dieu » que rien de pire ne soit arrivé.

La crainte des voleurs

L'avenir n'est pourtant pas simple. Les jeunes gens ne peuvent compter pour survivre que sur la solidarité de leurs proches ou de leurs voisins. « Je n'ai même pas un dollar et l'entreprise où je travaille n'existe plus », jure-t-il. Dans le quartier de Bellevue, pourtant moins touché, tout le monde dort dehors.

« On a peur, insiste Voltaire. On ne sait pas si cela va recommencer et ce qui se passerait alors ». Sa demeure présente de fâcheuses fissures et le toit ne semble plus tenir que par chance. Les grandes artères sont sillonnées par des camions équipés de haut-parleurs qui crachent des consignes : « Cessez de bouger », « Restez chez vous », « On va apporter de l'eau ». Personne ne semble vraiment y croire. Partout des groupes portant des baluchons sur la tête errent à la recherche d'un endroit sûr, et où peut-être ils trouveront un peu d'aide. A la crainte des répliques s'ajoute maintenant celle de la nuit dans cette ville plongée dans le noir faute d'électricité. « La nuit c'est dur, des gens viennent pour voler », assure Rolf Alexandre.

Comme beaucoup, il a choisi de rejoindre le centre-ville. Le grand parc du Champ-de-Mars est transformé en un immense dortoir à ciel ouvert avec des milliers de personnes sous les arbres, à l'ombre des ruines du Palais de la présidence haïtienne. Les coupoles du vaste bâtiment colonial aux faux airs de Maison-Blanche, gisent sur le gazon. De la cathédrale il ne reste que quelques murs et les frises de pierre de la rosace. Même ici, nul ne semble engager des fouilles pour sauver d'éventuels miraculés. « Il n'y a personne pour travailler », explique Philistène Valcy, échoué sur une petite couverture. Derrière lui, Priscia, sa sœur, pleure en silence ses deux enfants morts dans les murs de leur école.

Elle n'a rien mangé depuis 24 heures. Les rares plats sont réservés aux enfants survivants. L'un d'eux est vilainement blessé au visage, mais Priscia a préféré oublier l'hôpital. « Il a trop de monde et pas de médicaments ».

Beaucoup sont au bord de la gangrène

L'Hôpital général de L'Université d'État (HGUE), le plus grand du pays, n'a pas échappé au chaos. Devant les portes, le service d'ordre ne laisse passer que de rares blessés et les cadavres que l'on apporte, en tas à l'arrière de camions ou dans de petites voitures à bras. Les bâtiments tous touchés ont été vidés. Les victimes sont dans les jardins, ou mieux sur des brancards souvent à même le sol. Dans une cour, les cas les plus graves ont été regroupés. Des médecins, l'air épuisé, passent entre les malades apportant un peu de secours. Un homme arrive, une enfant d'à peine deux ans dans les bras. Elle vient tout juste d'être dégagée et respire péniblement. Rapidement, un médecin l'ausculte. « Il y a trop de cas. Beaucoup sont au bord de la gangrène, il va falloir amputer », affirme Jean Edouard chirurgien. Mais le bloc opératoire est fermé. « Nous manquons de beaucoup de choses, d'antibiotiques et d'antalgiques mais avant tout d'essence pour faire tourner le générateur. Il s'est arrêté jeudi et depuis on ne peut plus faire grand-chose », explique Alix Lassegue, le directeur de l'HGUE.

L'effondrement de la plupart des ministères et du QG de la Mission des Nations Unies en Haïti ajoute aux difficultés. « Le bâtiment des Nations Unies est rasé. Il y a sans aucun doute beaucoup de victimes ce qui a considérablement réduit l'efficacité de l'organisation », détaille, la porte-parole de la mission. La jeune femme qui a échappé de justesse au désastre est sur le point d'être évacuée. Sur le tarmac de l'aéroport de Port-au-Prince, géré depuis jeudi par l'armée américaine, un ballet d'avions de secours s'organise. Des dizaines de gros porteurs délivrent l'aide d'urgence. La France a déployé jeudi 60 hommes et six chiens. « Notre mission est avant tout de déblayer et de chercher des victimes », affirme le colonel Philippe Cova, qui ne cache pas que l'urgence est désormais d'installer une coordination. « Ici en Haïti, les gens ont tout au plus deux ou trois jours de vivres devant eux. Si on n'intervient pas très vite, on aura de graves difficultés », insiste Louis Bourtaud de la Combre, le responsable de la prévention des risques à la Banque mondiale.